

SPACE DISCO FEVER



La disco, victime de son exploitation commerciale, a longtemps souffert en Europe d'une réputation exécrationnelle. La dance music d'aujourd'hui retrouve progressivement le fil cassé de ses origines, grâce à une nouvelle génération de Djs et de producteurs qui reprennent le flambeau du *space disco*, un style bricolo post-hippie né en Italie à la fin des années 70, dans le sillon des bacchanales new-yorkaises.

PAR : JULIEN BÉCOURT | PHOTO : D.R.

🌀 Au milieu des années 70, la disco bat son plein aux États-Unis et New York vit l'apogée de sa contre-culture nocturne grâce au panache de Djs désormais mythiques, qu'ils se nomment David Mancuso, Larry Levan, Ron Hardy ou Nicky Siano, mixant une musique gorgée de soul sur laquelle s'épanouissent des minorités ethniques et sexuelles. C'est une autre affaire sur le Vieux Continent, où Bob et Tom (sic), un duo de Djs noirs américains, s'attellent aux platines du luxueux club La Baia Del Angeli sur la côte adriatique, mixant aussi bien de la Philly Soul et du funk pur jus que les classiques du Loft, sur le modèle de leurs glorieux aînés new-yorkais. Et, chose incroyable, ils enchaînent les morceaux en les superposant ! Cette technique bluffante et le rayonnement hypnotique de cette musique importée des États-Unis sont une révélation pour le jeune Daniele Baldelli, apprenti Dj à une époque où nul n'aurait misé un kopek sur l'avenir d'un tel métier. Imprégné de ce groove purement black, Baldelli est embauché en 1979 au club Cosmic, dont le logo criard est pompé sur celui du groupe Commodores. Les Italiens ne font pas dans la demi-mesure et la décoration baroque du club (tunnels lumineux, console du Dj dans une tête de robot, design de capsule spatiale, dalles clignotantes...) concourt à plonger le visiteur dans un climat de science-fiction de série B. Contrairement aux prestigieux clubs new-yorkais, le Cosmic ne fait pas le tri à l'entrée et accueille le tout-venant d'une jeunesse hippie désargentée, qui se défonce volontiers à l'héroïne ou au LSD, laissant au Dj le soin de modeler leur trip. Ce public malléable a souhaité encourager Baldelli à expérimenter d'intrigants cocktails sonores qui maximisent l'effet des narcotiques et prennent corps au ralenti sur la piste de danse.

COSMIC DISCO

A la recherche d'une forme de transe primitive, Baldelli s'attache davantage aux ondes de basse lan-

goureuse et aux modulations électroniques de l'avant-garde allemande (Tangerine Dream, Klaus Schulze...) sur lesquelles il juxtapose des percussions tribales, filtrées par des effets électroniques rudimentaires. Pour parfaire cette alchimie afro-psychedélique, il se met à fouiner de plus en plus hors des sentiers battus. « *Je puisais dans toutes sortes de musiques... J'avais l'habitude de jouer le Bolero de Ravel collé avec Africa Djolé, un groupe africain, ou bien une pièce électronique de Steve Reich mixée au son des Maïlinke de Guinée. Je mixais aussi bien T-Connection avec Moebius et Roedelius, que Cat Stevens avec Lee Ritenour, ou Depeche Mode en 33 tours au lieu de 45, ou Yellowman en 45 tours au lieu de 33. J'utilisais un effet de synthétiseur sur la voix de Miriam Makeba, Jorge Ben ou Fela Kuti, je passais Ofra Haza ou Sheila Chandra superposées aux sonorités électroniques du label Sky* ». L'utilisation du pitch pour accélérer, mais surtout dé-

celérer ses disques jusqu'en dessous des 100 BPM, sera l'une de ses marques de fabrique. Bientôt étiquetée *space disco*, cette griffe atypique fait une poignée de disciples (Beppe Loda, Rubens, Mozart) qui s'illustrent par des mixtapes diffusées au compte-gouttes, sans jamais franchir les frontières de l'Italie. Le trafic de drogues finira par conduire le Cosmic à sa perte et Baldelli retournera à l'anonymat, tandis que les clubs d'Ibiza prennent la relève avec le style baléarique, mélange de soupasse house new age et de muzak exotique, quelque part entre le générique d'*Ushuaïa* et la musique de films porno, parfois rehaussé d'une touche de beat industriel, de flûte de pan synthétique ou d'arpèges de mandoline dégoulinants de delay qui ravissent

les ravers neo-hippies. Du *Summer Of Love* de 1967 à celui de 1988, versant acid house, seule la musique aura changé du tout au tout.

SLOW IS THE NEW FAST

Réhabilité par des Dj cultes à qui la disco doit une seconde vie (I-F, Morgan Geist, Daniel Wang, DJ Harvey, Rub N Tug...), ce son « cosmic » fait depuis peu une résurgence dans les clubs européens, porté par une vague de *crate diggers* et de selectors éclairés jouant, non sans une pointe d'ironie, à qui dégôtera le morceau le plus obscur et le plus enivrant dans ce vaste marécage où ont poussés de drôles d'hybrides. En Allemagne, Dj Mooner s'est fendu de la compilation *Elaste*, sous titrée *Slow Motion Disco*, sur laquelle figurent les tracks les plus emblématiques du genre (The Rah Band, Clive Stevens & Brainchild, Chris & Cosey, Logic System, Peru...) ; en Belgique, c'est une flopée de maxis qui ressort aux bons soins du

label / mail-order Flexx, tandis qu'en France, après le retour en grâce de Bernard Fèvre, alias Black Devil Disco Club, c'est le Dirty Sound System qui a mis les petits plats dans les grands. Ces fondus de musique, reniflant les tendances à point nommé, ont sélectionné un chapelet de morceaux méconnus dont la pertinence est à la mesure de l'ambition : le groove suave aux basses ondulantes de Fern Kinney ou de Sylvester côtoie l'italo de Yellow Power, les percussions exotica de Tony Esposito et l'inévitable krautrock (Roedelius, Conrad Schnitzler). On y (re)découvre aussi des bizarreries de Clara Mondshine et de John Miles revus et corrigés par Pilooski, ambassadeur français du slow funk psychédélique, passé maître dans l'art de l'*edit* truffé de handclaps et de

basslines envoûtantes. En attendant la réouverture du site *Dirty*, on ne saurait trop vous conseiller d'aller faire un tour sur leur blog joliment nommé *Alainfinkelkrautrock* (alainfinkelkraut-rock.blogspot.com). Sous-titré *Slow Is The New Fast*, vous y trouverez un assortiment de MP3 souvent insolites, d'une perle noire psychédélique à une bande originale de film de série Z en passant par des musiques incroyables mais vraies, comme ce morceau oublié d'Henri Salvador qui sonne comme du Daft Punk avant la lettre. Le tour d'horizon ne serait pas complet sans mentionner cette mixtape implacable signée Prins Thomas, chef de file de la mouvance nu-disco scandinave qui fait les choux gras des tracklistings reflète toute la dimension transgenre, pour ne pas dire transgénique, de cette cosmogonie groovy venue du froid. La première partie, plus ou moins languide, s'étend de Joe Meek à Hawkwind, mais l'on y croise aussi bien Holger Czukay que Boards Of Canada, de la house brésilienne, du funk déraillant et de la musique d'ascenseur. Ça s'échaude sur le deuxième volet, le beat se raffermi entre deux incursions baléariques sirupeuses et une course de grosses cylindrées en stéréo. Carl Craig, Matthias Aguayo et Reclouse se passent le relais avant d'être engloutis pour de bon par des synthétiseurs scintillants, des congas rococo et des arpèges latinos dignes d'un répondre téléphonique. Et ce damné tempo hypnotique qui s'immisce insidieusement et qui finit, mine de rien, par happer entièrement le corps. La Space Disco, c'est un peu la pensée de l'Eternel Retour appliquée à la dance music. Un vaste cycle qui se régénère *ad æternam*... 🌀

Elaste Volume I : Slow Motion Disco (Compost)

Dirty Space Disco (Tigersushi / Discography)

BLACK DEVIL DISCO CLUB - 28 After (Lo Recordings)

PRINS THOMAS - Cosmo Galactic Prism (Eskimo / La Baleine)